



“ L’inattendu : défi de philosophe ou folie d’artiste ? ”

Alain Panero

► To cite this version:

Alain Panero. “ L’inattendu : défi de philosophe ou folie d’artiste ? ”. Conférences de l’ENSA de Bourges, École Nationale Supérieure d’Art, Feb 2007, Bourges, France. <hal-04032194>

HAL Id: hal-04032194

<https://hal.science/hal-04032194v1>

Submitted on 26 Mar 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

L'inattendu : défi de philosophe ou folie d'artiste ?

(intervention dans le cadre du séminaire de Roland Baladi pour les étudiants de 5^{ème} année).

Alain Panero

Introduction : un sujet en trompe-l'oeil

Quand Roland Baladi a eu la gentillesse de me contacter à propos de ce séminaire sur *l'inattendu*, j'ai eu le sentiment que « l'inattendu », le mot même d'inattendu me plaisait, qu'il suscitait un certain suspense, qu'il avait en quelque sorte un goût d'aventure.

De plus, cela sonnait bien, cela sonnait philosophiquement bien. En effet, en philosophie, nous avons souvent à traiter ce type de notions, parfois des adjectifs qui sont substantivés, par exemple l'irréversible, l'irrévocable, l'imprévisible, etc. Bref, *l'inattendu*, cela ne pouvait d'abord être à mes yeux qu'une notion philosophique comme une autre, quelque chose qui renvoyait assez banalement à la notion de Temps, une sorte de façon pour nous de vivre le passage du temps, de vivre certains événements particuliers.

La notion d'inattendu semblait donc assez facile à circonscrire : dans la mesure où *nous ne sommes pas omniscients*, où nous ne pouvons pas adopter un point de vue de survol sur le réel, dans la mesure où nous ne pouvons pas embrasser d'un seul coup d'œil le *panorama* de notre vie, de notre histoire, puisque nous ne pouvons pas anticiper, *dans son détail même*, notre futur, il y avait donc de l'inattendu. Il y avait du « jeu », de l'indétermination qu'aucune théorie, ni scientifique ni religieuse ni

métaphysique n'avait les moyens de contester. Il y avait bien une effectivité du temps, *une évidence du futur*.

Le seul problème restait, à mes yeux, de distinguer entre un futur banal, attendu, si l'on veut, et un futur proprement inattendu, entre des événements qui nous laissent indifférents, qui ne nous font ni chaud ni froid, qu'on ne remarque même pas, et des événements jugés inattendus, c'est-à-dire très étonnants, remarquables ou déconcertants.

J'y insiste : le problème n'était pas pour moi de savoir si, oui ou non, il y avait de l'inattendu. Il y en avait, je le sentais, je l'éprouvais, même si je ne pouvais pas le prouver. L'inattendu était, à mes yeux, un *donné* dont je ne contestais pas la réalité. Et puisque, jusqu'à nouvel ordre, aucune théorie, déterministe ou fataliste, n'avait les moyens de me prouver le contraire, ma conviction était recevable. Même si l'inattendu n'était qu'un sentiment, un état d'âme, quelque chose de subjectif, comme disent les philosophes, ce quelque chose de subjectif avait *l'épaisseur d'un donné incontournable*. Ce quelque chose de subjectif avait même une valeur d'*universalité* puisque d'autres hommes me disaient ressentir, eux aussi, l'inattendu, éprouver ce sentiment d'un jaillissement, ce sentiment d'un temps qui fuse, d'un événement qui s'impose envers et contre toute attente, ce sentiment donc bel et bien partagé, quelles qu'en soient les variantes.

Il devait donc être assez facile, à partir de ces constatations initiales, de faire un petit *topo* sur la question. L'inattendu, cela renvoyait à tout un contexte familial, tout en ensemble de résonances où les mots imprévisibilité, jaillissement, soudaineté, invention, émotion, étonnement, tous ces mots se faisaient naturellement écho.

* *

*

Et puis, je me suis aperçu, en préparant cette communication, que les choses n'étaient pas aussi simples, et que, quelle que soit la façon dont je prenne les choses, j'arrivais toujours plus ou moins à des impasses, à des *apories*, à des difficultés insurmontables. Tout ce que je fixais sur le papier à propos de l'inattendu me semblait contestable, artificiel, partiel, bref insuffisant et même décevant, comme si je n'étais pas à la hauteur de la tâche, comme si j'étais condamné à tourner en rond. J'écrivais quelque chose et puis je raturais, je m'engageais dans une nouvelle voie, puis je renonçais, et ainsi de suite.

En tout cas, au bout d'un certain temps, j'ai dû me rendre à l'évidence : l'inattendu, *c'était une notion « piégée »*. Roland Baladi, en intitulant ce séminaire « L'inattendu » avait tendu une sorte de piège, une espèce de toile d'araignée dans laquelle je risquais de me débattre en vain, une sorte de chausse-trappe fatale dans laquelle je risquais bien de me casser la figure ! En avançant sans faire attention, on risquait bel et bien de s'enliser ou de déraiper, en tout cas d'être pris en flagrant délit de naïveté ou d'inintelligence.

I. Questions de méthode : un long cheminement

Cette impression de notion-piège m'a conduit à une certaine prudence méthodologique. J'ai dû cheminer un certain temps en me posant des questions de méthode, en essayant d'expliciter certains points délicats. Bref, j'ai dû faire très attention et redoubler de précautions.

C'est ce cheminement prudent, ce détour dont vous verrez qu'il nous permettra, en fin de compte, de trouver certains raccourcis, c'est cet itinéraire, qui est un cheminement réflexif, que j'aimerais maintenant vous restituer, vous exposer. Cela constituera, comme on dit, la première partie de mon propos. On pourrait l'intituler : « Questions de méthode : un long cheminement ».

*

* *

Piège donc, piège ou trompe-l'œil, en tout cas, sorte de « colle » pour professeurs de philosophie !

Pourquoi ?

Parce qu'à vouloir définir *positivement* l'inattendu, à vouloir en donner une définition arrêtée, à vouloir le penser de part en part, à vouloir l'« arraisonner » comme disent les philosophes, c'est-à-dire à vouloir inspecter cette notion de fond en comble, *j'étais pris dans une contradiction*, celle qui consiste à vouloir penser ce qui, justement, échappe à la pensée conceptuelle, ce qui justement, en tant qu'inattendu, *outrepasse toute anticipation*, toute prévision, ce qui excède tout cadre intellectuel, *ce qui déborde nos pouvoirs de connaissance*, non seulement notre entendement mais peut-être aussi notre imagination elle-même.

Je ne pouvais donc que *désigner* l'inattendu, le montrer avec l'index à l'instant même sa manifestation. Mais je ne pouvais pas comprendre, saisir et dire le *sens* de cet événement.

Non seulement je ne pouvais pas l'anticiper mais je ne pouvais pas le retranscrire sans aussitôt le déformer. *Le traduire, c'était le trahir*. Certes, je pouvais toujours trouver des mots, dire que c'était là une expérience du sublime, une expérience de la nouveauté, du jaillissement, du miraculeux, de la contingence etc., je pouvais bien me mettre à raconter l'événement de l'inattendu, en faire le récit, multiplier les descriptions, commenter indéfiniment mes propres commentaires, bref reconstruire les choses, me dire à moi-même et dire aux autres ce que j'avais ressenti. Mais cela n'était pas satisfaisant. Il

manquait quelque chose, comme si de la constatation initiale qu'*il y avait* de l'inattendu, je ne pouvais jamais déduire *ce qu'était* l'inattendu.

Il y avait de l'inattendu mais il n'y avait pas de discours pertinent sur l'inattendu. À vouloir parler de l'inattendu, je me retrouvais à décrire une situation, un événement qui, aux yeux des autres, n'apparaissait pas nécessairement comme inattendu. Certains trouvaient qu'une fuite d'eau dans leur salle de bain était tout à fait inattendue, tandis qu'une inondation à La Nouvelle Orléans était entièrement prévisible. Bref, l'inattendu s'émiettait, devenait une notion très relative : tout et rien pouvaient être inattendus. Tout et rien pouvaient déclencher ce donné qu'était le sentiment d'inattendu. *Je me mouvais dans une sorte de relativisme de l'inattendu.* Et plus je demandais aux autres ce qu'ils vivaient, eux, et ce qu'ils en pensaient, eux, plus ce relativisme redoublait. L'inattendu était bien un sentiment partagé, comme je m'en étais aperçu, mais, dès que l'on voulait creuser un peu les choses, mettre des mots sur ce sentiment, il s'avérait difficilement partageable, difficilement communicable.

Tout cela restait donc, à mes yeux, trop peu philosophique, trop proche de l'opinion : ce n'était qu'un verbiage, un ensemble de lieux communs, d'images d'Épinal, ou, au contraire, d'approximations indéfinies, de subtilités creuses.

La nature même de l'inattendu, sa signification m'échappait donc, comme le sable qui file entre les doigts. Je n'avais pas d'instrument assez précis, de pinces suffisamment fines *pour retenir quelque chose de significatif*, quelque chose de *philosophiquement communicable*, de *philosophiquement partageable*. Les concepts et les mots, les logiques et les dialectiques sûres d'elles-mêmes et de leur auto-déploiement, toutes ces procédures et tous ces outils habituels me faisaient défaut...

De là cette nécessité de *passer à un plan réflexif*, de me demander non seulement si mes méthodes d'investigation étaient bonnes mais aussi si j'allais pouvoir vous dire quelque chose, et comment, de quelle façon, vous dire tout cela.

De là l'idée de cette espèce de *récit*, de reconstitution, que je suis en train de faire en ce moment.

*

* *

Toujours est-il que, de fil en aiguille, je me suis dit que le *premier sens de l'inattendu*, c'était d'être indicible, inexprimable. À la question « En quel sens se dit l'événement de l'inattendu ? », je devais répondre, pour rester cohérent avec moi-même, « Eh bien, il ne se dit pas ! ».

Ce qu'il y a à dire sur l'inattendu, c'est qu'il ne se dit pas !

* *

*

Autant dire que l'inattendu relève donc, comme disent les philosophes, d'un discours *déictique* et non d'une argumentation en règle. Les déictiques, ce sont ces petits mots comme « ici ! », « là-bas ! », tous ces termes qui nous servent à pointer quelque chose, à montrer la direction où quelque chose dont on ne peut pas discourir se produit. *Là-bas, l'inattendu !*

Bref, on ne pouvait que *rencontrer* l'inattendu et jamais le *déduire*. Et encore, quand, je dis : « Là-bas, l'inattendu ! », quand je m'exclame, quand je manifeste un étonnement *réel* et instantané devant l'inattendu qui surgit, il ne

faut pas croire que cette exclamation spontanée, qu'il s'agisse d'ailleurs d'une exclamation de joie ou de dépit, il ne faut pas croire que cette exclamation suffise à retenir l'inattendu, à le recueillir. Les mimiques, les cris, les gestuelles extatiques, les « Oh ! », les « Ah ! », tout ce qui relève pourrait-on dire d'un langage qui n'est pas articulé comme le langage habituel, tout ce qui relève du seul signifiant par opposition au concept, au signifié bien balisé, tous ces signes, toutes ces « expressions pures », c'est-à-dire ces réactions quasi instinctives du corps, tous ces indices qui sont d'autant plus expressifs qu'ils sont minimalistes, *tout cela ne permet pourtant pas de coïncider avec l'événement même de l'inattendu.*

L'ébranlement du corps, à l'instant de la surprise, est déjà une réaction tardive qui ne coïncide plus avec le jaillissement même de l'événement. Il y a, si l'on peut dire, du « retard à l'allumage ». Il y a toujours un infime décalage, une différence irréductible. Le temps d'interpréter l'événement inattendu, le temps d'en saisir le sens, le temps de le *mimer*, et ce n'est déjà plus à l'inattendu que nous avons affaire mais à une *idée* de l'inattendu, à une *image* de l'inattendu, bref à une simple représentation, à un produit desséché, vidé de sa dynamique même, une sorte de chrysalide, de gangue inerte, une sorte d'« arrêt sur image ».

Autrement dit, l'intervalle, fût-il infiniment court, fût-il infinitésimal, entre, d'un côté, *l'événement de l'inattendu* et, de l'autre, la représentation de *l'événement de l'inattendu*, cet intervalle semble nous vouer à parler de quelque chose qui n'est déjà plus ce qu'il était, à parler plutôt d'une rémanence de l'inattendu et non de l'inattendu en tant que tel, en « chair et en os ».

Comme la chouette de Minerve hégélienne qui n'arrive qu'à la tombée de la nuit, la *re-présentation* arrive trop tard. Ou, pour reprendre une métaphore

bergsonienne, elle arrive à la fin du feu d'artifice, au moment où les débris retombent.

* *

*

C'est pourquoi il y a bien ici un piège pour philosophes, un piège pour penseurs professionnels et rationalistes invétérés. Car à vouloir (et devoir dans le cadre d'une conférence...) *penser à tout prix* l'inattendu, à vouloir en saisir le sens, à vouloir en faire, ne fût-ce que l'objet d'une représentation possible, le philosophe risque de présumer de ses forces et, au passage, de décrédibiliser la philosophie qu'il prétend incarner. En promettant plus qu'il ne peut tenir, il ne peut que *temporiser*, « gagner du temps », se faire involontairement *rhéteur* ou *sophiste* ! (ou apparaître tel puisque ses mots, privés de l'engagement ontologique souhaité, se démagnétisent au fur et à mesure qu'il les prononce). Même en dégainant, comme Lucky Luke, plus vite que son ombre, le philosophe qui guette l'inattendu ratera, de toute façon, sa cible. Il y a là un *défi* que sa raison ne peut raisonnablement relever, celui de re-présenter non pas seulement l'irreprésentable mais l'*Imprésentable*, l'Imprésentable, c'est-à-dire *ce à quoi aucune de nos facultés intellectuelles n'est dédiée, ce à quoi aucun de nos pouvoirs de synthèse ne peut immédiatement faire face*.

Pardonnez-moi d'insister aussi lourdement, excusez-moi de piétiner et donc, je n'en doute pas, de vous décevoir un peu. Mais, que voulez-vous, il faut bien se rendre à l'évidence : à vouloir s'occuper de cette sorte d'irrationnel, d'impensable, d'irreprésentable « après coup » et même d'*imprésentable* « avant coup » si j'ose dire, la raison philosophique risque de déraisonner ou de s'enrayer. Il y a là un piège qui est un trompe-l'œil, un mirage qui risque de fasciner le philosophe, de l'obséder et de l'égarer.

Ne soyons pas dupes : tout discours sur l'inattendu sera forcément voué à l'échec, décalé, soit discours creux car *prématuré*, soit discours faussé car *rétrospectif*. Tout saisie du sens sera forcément approximation, anticipation vide ou commentaire schématique. En tout cas, tout concept, tout signifié sera déformant.

Mais, redisons-le, tout *signifiant* aussi ! Ici, l'idée que le « signifiant » excède toujours le « signifié » ne nous sera pas d'un grand secours. Que certains signes, certaines pratiques, certaines gestuelles, certains langages artistiques soient avant tout *signifiants*, c'est-à-dire qu'ils soient porteurs d'un excès de sens irréductible au seul signifié, irréductible à l'analyse, cela ne permet pas de régler ce que j'appelais tout à l'heure la question d'un retard à l'allumage, et qui plus est la question de l'Imprésentable. Quels que soient nos efforts d'analyse et de synthèse, quels que soient nos tours de passe-passe, quelle que soit notre ingéniosité ou notre talent, *nous ne réussirons ni à anticiper ni à retenir l'inattendu en tant que tel*. Même en jouant avec tous nos pouvoirs de connaître et d'imaginer, en invoquant, par exemple la notion de signifiant pur ou de pré-symbolique, ou encore de micro-phénoménologie, même en multipliant les combinatoires en tous genres, *on ratera le jaillissement en tant que jaillissement*. À l'instant même du jaillissement, il sera trop tard. Il y a un écart, une dif-férance irrattrapable, un espacement incontrôlable. L'interprétation, prospective ou rétrospective, même si elle n'est pas fausse, faussera toujours les choses.

*

* *

N'est-il pas alors, une fois le piège vu et évité, plus sage de se taire ? de cesser l'insistance ? de reconnaître nos limites ? d'avouer qu'il convient ici de lâcher prise.

Faut-il désormais, afin d'éviter tout risque de contradiction, que j'en appelle à une *éthique du silence* ?

En repérant le piège, en le désamorçant, j'aurais fait, en quelque sorte, mon « boulot » et je serais maintenant en droit de me taire, et de vous encourager à le faire également.

Devons-nous donc nous contenter de désigner *négativement*, de façon quasi mystique, l'inattendu, de dire, avec peut-être des accents de crainte dans la voix, et des tremblements du corps, que nous ne pouvons pas le penser, à peine le *vivre* ? Car comment vivre pleinement quelque chose sans se représenter clairement ce que l'on vit ? En ce point, l'inattendu, le sacré, le divin, la mort, l'impossible, la durée toute pure, relèveraient d'une même logique, celle de la théologie négative dont celles d'un Kierkegaard, d'un Wittgenstein, d'un Bergson ou encore d'un Lacan ou d'un Blanchot (sans parler de certains peintres abstraits, plasticiens ou vidéastes contemporains que vous connaissez mieux que moi) ne seraient que des variantes.

En d'autres termes, la philosophie a-t-elle dit tout ce qu'elle avait à dire, et doit-elle se contenter de renvoyer tout un chacun à sa propre expérience ?

Mais en vous renvoyant maintenant à vos propres émotions, à quelque chose d'essentiellement incommunicable, je risquerais *vraiment* de passer pour un sophiste, un simple rhéteur qui aurait trouvé un « truc » pour se dispenser de réfléchir encore un peu sur les conditions de sa propre impuissance.

Alors, après réflexion – et puisqu'il semble permis de continuer à avancer ou à *croire avancer* tant qu'aucun inattendu ne nous en empêche – je pense pouvoir être en mesure de faire quelques remarques qui, je l'espère, nous feront avancer d'un pas.

Non pas qu'il s'agisse pour moi, d'entrer en lice, de tenter ma chance et de relever, à mon tour, le grand défi de traduire sans trahir, le défi d'exprimer l'inexprimable, d'anticiper l'imprésentable. Il ne s'agit pas de nous engager de nouveau dans une voie sans issue, dont on a vu qu'elle conduisait au silence.

Non, quand je vous fais remarquer que j'ai tout de même mon mot à dire (ou que je *crois avoir* mon mot à dire tant qu'aucun inattendu ne me « cloue » subitement « le bec » ou, pire ne nous autorise, à l'instar du Malin Génie de Descartes, à *divaguer* durant cette conférence, voire durant toute notre vie, en pensant pourtant viser sincèrement la vérité, même si ce n'est pas, comme dirait Lacan, « toute la vérité »), je veux vous suggérer qu'il y a des petites choses à faire, *des petites réflexions philosophiques* qui, après tout, pourraient être d'une certaine utilité, comme une sorte de boîte à outils basique, une espèce de trousse d'urgence, de survie, quelques principes simples, quelques règles de base qui pourraient nous permettre de mieux nous orienter dans ce séminaire sur « L'inattendu ».

Ce sont ces petites réflexions que je vous livre maintenant et qui constitueront le deuxième moment de mon exposé, et je vous rassure, il n'y aura pas de troisième moment !

On pourrait intituler cette deuxième partie, qui sera directement suivie de ma conclusion, « Trois règles pour endurer l'inattendu ».

II. Trois règles pour endurer l'inattendu

Donc trois petites réflexions, trois règles de base pour assumer, pour faire face à l'inattendu, pour l'endurer sans aussitôt nous réfugier dans l'alibi du silence.

Première réflexion, première règle qui pourra d'abord vous sembler un peu bizarre, règle numéro 1 : *ne pas rester fasciné par l'inattendu de la mort ou de la souffrance.*

Je m'explique.

Rester muet devant l'inattendu et le désigner avec l'index, en écarquillant les yeux, cela peut apparaître, aux yeux de quelques-uns, par exemple aux yeux d'artistes en quête d'un inattendu plus explosif, comme quelque chose de trop sage, de trop convenu.

Certains pourront dire que cette idée d'un inattendu indicible n'est qu'un faux problème, une construction, un « truc » de philosophe, un « hochet » destiné à détourner notre regard d'un tout autre inattendu, un inattendu, lui, « philosophiquement et politiquement incorrect », à savoir la mort et la souffrance.

Et, en effet, on peut légitimement se demander si la perspective d'une rationalité élargie, qui consiste à laisser une place à l'inexprimable, l'irreprésentable, et même à l'imprésentable, on peut se demander s'il n'y a pas là une façon de rétrécir les choses, de les minimiser, s'il ne s'agit pas là d'une approche trop étriquée de l'inattendu ? N'est-ce pas une façon de fausser la perspective, une sorte de ruse de la raison philosophique qui, en vérité, aurait peur que ne se présente à elle, tout à fait concrètement, en chair et en os, un inattendu infiniment simple, infiniment évident qu'elle refoule, qu'elle occulte de toutes ses forces, à savoir la violence gratuite ou la mort ?

En d'autres termes, dire comme les philosophes, que le premier sens de l'inattendu est d'être indicible, cela serait bien trop timide, cela consisterait à apprivoiser l'inattendu, à le domestiquer. Ce serait une sorte de

divertissement, une façon d'oublier notamment que *je* vais mourir, que personne ne mourra à *ma* place, une façon aussi d'oublier la souffrance.

Bref, pourquoi ne pas dire carrément que l'inattendu est le Non Sens absolu, le Sans Aucun Sens, l'Insensé, la mort, *ma* mort, bref quelque chose qui met effectivement en péril toutes nos facultés, tous nos schémas intellectuels, toutes nos croyances, nos idéaux et nos utopies, tous nos mythes, bref toute notre culture, y compris ce rationalisme élargi et « bon teint » qui reconnaît, avec fausse modestie, que l'événement de l'inattendu le dépasse.

Ce que souhaitent peut-être certains artistes, certaines avant-gardes c'est qu'on leur parle d'un inattendu « sauvage », « barbare », « non politiquement correct » qui excède vraiment tout cadre, toute interprétation, qui soit vraiment explosif, *irrécupérable*, un événement dont on ne puisse pas *seulement* dire que son sens premier est d'être indicible.

Ce que souhaitent peut-être certains, c'est qu'on leur présente un inattendu hyperbolique, à la énième puissance, qui fasse exploser toutes les approches habituelles, *y compris philosophiques*, bref un inattendu qui soit un acte provocateur, fou, irrécupérable, absolument insensé, pas seulement inexprimable mais *inhumain*, par exemple jouer à la roulette russe comme ces nihilistes pour qui jouer sa vie sous les yeux des autres revient à leur imposer un inattendu qui ne peut évidemment que déconcerter le professeur de philosophie ...

Du reste, et soit dit en passant, cela ne déconcertera sans doute pas le psychiatre ou le psychanalyste qui y verront un *raptus*, c'est-à-dire un passage à l'acte incontrôlable, ni d'ailleurs le révolutionnaire ou le croyant qui ne manquent pas de ressources et qui y verront peut-être un sacrifice, et en tout cas, une mort voulue par leur Dieu ou une souffrance qui a du sens.

Permettez-moi donc de vous dire, en passant, que ce sont toujours ceux qui restent *qui interprètent* les faits et gestes de ceux qui meurent pour défendre telle ou telle cause, fût-ce la noble cause de l'Art, et qu'il serait bien naïf de sous-estimer les ressources interprétatives, c'est-à-dire, en d'autres termes, les procédés de récupération. De nihilistes qui prétendraient explicitement, par exemple dans un testament écrit ou vidéo, ne pas mourir pour des idées mais, au contraire, agir pour détruire le carcan des idées et des systèmes, et notamment les notions de culture et de transmission, on dirait sans doute, envers et contre eux, qu'ils ont quand même pris le temps de donner un sens à leur acte et donc qu'ils sont quand même morts pour des idées... À partir du moment où il y a *mise en scène*, fût-elle minimale, de la mort ou de l'acte gratuit, il y a interprétation toujours possible. Et s'il n'y a pas de mise en scène, on peut toujours récupérer le sens de l'acte, en *imaginant*, après coup, une mise en scène dont on dira qu'elle était justement une absence de mise en scène.

Donc première règle : ne restons pas fascinés par la mort ou la souffrance !
L'acte surréaliste, l'acte gratuit, s'il n'amène que mort ou souffrance, n'est qu'une sorte de chantage de mauvais aloi.

* *
*

Deuxième réflexion ou règle qui me semble utile ici : *se méfier de ceux qui savent ce qu'est l'inattendu*. Se défier donc de ceux qui nous disent que pour eux, l'inattendu n'a plus de secret, qu'ils sont des *experts* de l'inattendu.

En effet, l'expert en inattendu risque sans doute, à vouloir parler à tout prix, à vouloir rester à tout prix maître du jeu, de *feinter*, de *faire semblant*, de devenir un faussaire professionnel, un sophiste, de se payer de mots, de tromper la

foule des ignorants et peut-être même de se tromper lui-même sur ses propres capacités.

À force de produire des discours consistants, apparemment très cohérents, très persuasifs, des discours de poids, plein de mots et de concepts « sonnants et trébuchants », des discours « sérieux », « techniques », des discours plein d'allure et de panache, des analyses subtiles, qui multiplient indéfiniment les aperçus, qui tentent d'approcher toujours plus près l'événement ineffable de l'inattendu, l'expert en inattendu risque de recouvrir l'inattendu de tout un fatras de mots, de l'enfouir, de l'enterrer vivant si j'ose dire, de le masquer et de le rendre finalement méconnaissable *et plus inaccessible qu'il ne l'est effectivement*.

Là où il suffisait de pointer l'inattendu : « Là-bas, l'inattendu ! », l'expert, lui, embrouille tout, nous demande d'abord de regarder son index et pas seulement la direction pointée ; il complique tout, à l'instar de ceux qui, dans d'autres domaines, jargonnet et brouillent les cartes, pour mieux garder le pouvoir, parce que le savoir est aussi pouvoir, parce que la maîtrise du langage permet souvent d'autres dominations plus insidieuses.

Surtout, l'expert en inattendu, comptant en cela sur une certaine paresse ou passivité de son public, peut omettre de renvoyer tout un chacun à sa propre expérience ; il peut oublier de nous dire que, quoi qu'il en soit des mots, c'est l'expérience personnelle et intime de chacun qui reste la seule pierre de touche ; et que le plus difficile, ce qui implique un véritable effort, ce n'est pas d'acquiescer docilement, en inclinant la tête, à ce que dit le professionnel de l'inattendu, mais de retrouver en soi la vérité de ce qui est dit.

Bref l'expert en inattendu, qu'il soit plein de bonne volonté ou qu'il soit cynique, *risque de tout compliquer*, de nous faire croire qu'il détient, *lui seul*,

une vérité, qui, en réalité, est aussi *en nous*, et qu'il nous faut nous aussi, ce qui certes n'est pas toujours plaisant, retrouver et déchiffrer.

Ici, je n'ai pas besoin d'insister. Chacun fera le tri, ici dans ce séminaire, ailleurs dans vos discussions, dans vos lectures.

Du reste, mon intention n'est évidemment pas de faire le départ entre les bons et les méchants, ou de procéder à un soupçon général, de me méfier de tout, y compris de moi-même, ou encore de crier à l'injustice. Rassurez-vous : je ne me prends pas pour le grand justicier du Jaillissement indicible ; je ne suis pas le défenseur attitré d'un sens premier et pur de l'inattendu. Je ne suis pas le Zorro de l'inattendu ! Ni le Vicaire d'un culte de l'inattendu [dont Roland Baladi serait l'évêque]. Néanmoins, je n'ai pas envie qu'on me fasse prendre, qu'on *nous* fasse prendre, des vessies pour des lanternes, et je me réserve le droit de dénoncer la vacuité, le défaut d'expressivité, de certains discours qui prétendraient dire *sans déperdition* le Jaillissement même.

Il ne s'agit d'ailleurs pas ici de faire une critique en règle mais seulement de quelques petites réflexions, *faites en passant*, comme s'il suffisait d'instiller quelques gouttes d'un contrepoison. Car vous-mêmes, vous tomberez sans doute, un jour ou l'autre, sur des philosophies *édifiantes* du jaillissement, des philosophies pleines de bons sentiments, sur des psychanalyses *prétentieuses* de l'inquiétante étrangeté, sur des esthétiques *snobes* du sublime, sur des jargons *creux* de l'innovation, dont le but n'est plus de penser ou de dire *patiemment* l'inattendu mais seulement, en fin de compte, de fil en aiguille, de *valoriser leur auteur*, de faire passer l'originalité de leur auteur pour la forme pure de l'inattendu !

Donc deuxième règle : se méfier de ceux qui savent tout sur l'inattendu. Quand vous les voyez arriver avec leurs dix preuves, dites-vous qu'ils n'en ont pas une seule !

* *

*

Maintenant, troisième et dernière réflexion, troisième règle pour s'orienter dans la pensée de l'inattendu : se méfier *de ceux qui ne doutent de rien*, qui s'imaginent, *en toute naïveté ou en toute innocence*, pouvoir relever le défi de l'inattendu, aller directement sans précautions au cœur de l'inattendu, ceux qui, comme les enfants, ne voient même pas à quelles difficultés et contradictions ils s'exposent, en l'occurrence, et vous me le pardonnerez, ceux qui s'imaginent qu'un geste artistique, une œuvre d'art peuvent nous mettre, comme par miracle, en présence de l'inattendu, comme si l'inattendu devait se produire sur commande, de 14 h à 17 h, le jeudi après-midi, le temps d'une exposition ou d'une visite au musée, juste après le déjeuner et avant l'heure du thé !

En un sens, croyez bien que j'ai beaucoup de sympathie pour ce type de pensée ou dois-je dire d'espérance. Cela me fait songer à certains rites sacrés où Dieu s'incarne à heure fixe.

Evidemment, en première analyse, on peut ironiser.

Mais, en vérité, je ne voudrais surtout pas vous décourager de vous livrer à ce type de rituels. Car il y a là quelque chose de courageux, de très humain, une vraie grandeur.

Il est tellement facile de ne rien faire, de ne rien produire, de ne pas prendre de risques, de se croire le meilleur « dans sa tête », d'être un simple spectateur, un simple *consommateur* et de critiquer, depuis le rivage, ceux qui, eux, se jettent à l'eau.

Alors, quand je dis que c'est un peu naïf de croire que l'inattendu surgit à heure fixe, je ne veux évidemment pas dire que vouloir créer est naïf.

Bien au contraire. Créer n'est jamais naïf ! C'est, au contraire, être on ne peut plus *lucide* sur la façon dont notre humanité nous advient. Créer, c'est avant tout faire, fabriquer, c'est-à-dire *travailler*, rencontrer des obstacles, les surmonter, bref c'est transformer la nature, la matière et, ce faisant, transformer notre nature, nos pulsions, nous cultiver, découvrir ce dont nous étions capables sans le savoir. C'est un mouvement d'objectivation, d'extériorisation de nos puissances internes, ce qui permet de mieux les connaître et de mieux les réintérioriser.

Donc pas de malentendus ! Je ne critique pas la volonté de faire des œuvres.

Non, ce que je veux pointer maintenant c'est plutôt *l'articulation des notions d'inattendu et de création artistique*. Et ce que je veux critiquer c'est notre façon souvent trop naïve de concevoir cette articulation.

Ce que je veux critiquer, ce sont ceux qui ne doutent de rien à propos de cette articulation.

Et pour mieux penser cette articulation, je crois qu'il suffit de distinguer *deux sens* de l'inattendu.

Je m'explique.

Quand je dis maintenant que l'inattendu peut se dire en deux sens, je veux dire que le jaillissement d'une œuvre doit pouvoir être distingué, au moins en droit, du pur jaillissement de l'être même. Ce pur jaillissement indicible, ce serait, comme on l'a dit tout à l'heure, le sens premier. Quant à la création

humaine d'une oeuvre, elle serait, elle, inattendue en un autre sens, en un sens dérivé, en un sens second si l'on veut.

Bref, l'inattendu, à partir du moment où l'on accepte d'en parler, se dirait au moins en deux sens : il se dirait avant tout en termes de pur jaillissement, moment en quelque sorte théologique de la Création avec un C majuscule, de la création à partir de rien, *ex nihilo*, moment du surgissement *et* de la matière *et* de la forme, moment où comme le dit le poète Paul Valéry « le rien perce » !

Mais l'inattendu se dirait aussi en un autre sens, par analogie en quelque sorte. L'homme, lui aussi, serait un petit démiurge, étant entendu, bien sûr, que la genèse d'une oeuvre d'Art, elle, ne se fait pas à partir de rien. Ce n'est pas une création *ex nihilo*. C'est plutôt la transformation d'une matière préexistante, le moment où ce que l'on qualifie d'informe, et qui, en vérité n'est jamais purement informe, ce n'est jamais du pur néant, le moment, en tout cas, où un certain matériau rudimentaire, qualifié d'informe, reçoit, par la médiation de l'homme, une forme, un ordre jugés préférables.

*

* *

Alors, revenons maintenant à notre troisième règle : pourquoi se méfier de ceux qui ne doutent de rien et qui s'imaginent, en toute naïveté, qu'un geste artistique, une oeuvre d'art peuvent nous mettre en présence de l'inattendu ? Pourquoi se méfier de ce type d'attitude ? Pourquoi cette règle ?

Car après tout, si l'oeuvre nous touche vraiment, si on ne feint pas, au nom de tel ou tel rituel, si vraiment notre jugement, notre réaction, notre enthousiasme sont dénués de tout snobisme, pourquoi se méfier ?

Après tout, on vient de le rappeler, l'artiste, ou tout homme qui crée quelque chose, en tant que petit démiurge, ne peut-il pas susciter l'inattendu ? N'est-il pas, d'ailleurs, à vrai dire, le seul démiurge – même aux pouvoirs limités – qui existe ? Alors, n'est-ce pas surtout l'inattendu de la création humaine qui doit retenir notre attention ? N'est-ce pas ce jaillissement de l'œuvre qui pour nous est le jaillissement par excellence ? Pourquoi rester défiant ?

En d'autres termes, si on écarte tout l'arrière-plan théologique, ne faut-il pas reconnaître que le premier sens de l'inattendu, le seul à retenir finalement, c'est l'indicibilité du jaillissement de l'œuvre d'Art ? Non pas l'indicibilité du jaillissement pur, de l'irreprésentable, de l'imprésentable mais l'inexprimabilité du geste artistique...

Alors pourquoi se défier des rituels qui nous invitent à l'inattendu ?

Autrement dit, on sait bien que dans le cadre de ce séminaire « Tarmac », nous n'assisterons pas, ni ce matin où je que je dis est filmé, ni cette après-midi où nous examinerons et évaluerons vos travaux de fin d'études, à la Genèse du monde avec un grand G... cela est évident, et d'ailleurs nous n'en demandons pas tant ! ... Mais pourquoi se méfier du surgissement de l'œuvre d'Art, d'une genèse ou d'une apparition, qui, après tout, est sans doute pour nous, la manifestation privilégiée, la révélation même de l'Inattendu, une révélation qui nous est entièrement dédiée, une révélation *pour nous*, « sur mesure » en quelque sorte, une révélation de l'homme à l'homme, une épiphanie de l'humain dans ce qu'il a de plus grand ?

Pourquoi donc conserver une certaine méfiance ? Je le redis : l'inattendu *qui fait sens* ne se dit-il pas surtout à propos du jaillissement des œuvres humaines ? Certes ce jaillissement n'est pas un pur jaillissement mais n'est-ce pas, pour nous, le seul jaillissement qui compte ?

Dans cette perspective, le but serait seulement pour nous désormais de trier le bon grain de l'ivraie, de distinguer, d'un côté ce qui est snobisme, les « oh ! », les « ah ! », les exclamations feintes et les admirations jouées, et, de l'autre, ce qui est authentique, les « oh ! », les « ah ! » de ceux qui, tout ébaubis, sont vraiment frappés, muets d'admiration, en extase, saisis et arrachés à eux-mêmes, devant le miracle de l'œuvre qui paraît.

Eh bien, en vérité, je crois qu'une telle vision des choses, reste encore *très naïve*, et qu'en tout cas, nous nous retrouvons ici propulsés au cœur même de ce qui constitue, pour nous aujourd'hui, l'enjeu de notre réflexion commune.

Car il s'agit bel et bien, si l'on veut éviter d'être naïf, de répondre le plus lucidement possible à la question suivante : qu'est-ce qui fait qu'une œuvre d'Art est inattendue ?

Et ma réponse, que je vous livre tout de suite, avant de la développer, risque de vous décevoir : *l'inattendu ne vient pas tant du travail effectué par l'artiste que du caractère indéchiffrable de la phénoménalité, ou si vous préférez, de la matérialité, de l'œuvre.*

Je m'explique.

Il est très naïf de croire que, *lorsque l'œuvre d'art émerge ou paraît*, ce qui nous éblouit longuement, ce qui déjoue indéfiniment nos facultés d'anticipation, nos facultés d'analyse et de synthèse, ce qui est au principe de notre étonnement, c'est la forme inédite et géniale que l'artiste a donné à son matériau, alors qu'en vérité, le caractère résolument énigmatique de l'œuvre tient essentiellement à l'opacité du matériau sensible lui-même.

Je répète la thèse que je voudrais soutenir ici pour terminer : la singularité de l'œuvre, c'est-à-dire son caractère profondément énigmatique et

indéchiffrable, ce qui affole nos pouvoirs d'analyse et de synthèse, ce qui la fait apparaître essentiellement inattendue quand elle entre en scène, cela tient *essentiellement* à l'opacité même du matériau sensible, et non à l'ingéniosité humaine.

Pourquoi ? parce que toute œuvre est visible, perceptible, tangible, bref sensible et que seul le sensible est quelque chose de saturé, d'inépuisable, d'infiniment analysable.

Il n'y a pas que l'apparition du Beau ou du Sublime qui saturent, comme le disent certaines théories esthétiques, nos pouvoirs de connaissances, qui affolent notre entendement et même notre imagination. Un rien peut nous affoler, pourvu que ce rien soit sensible, qu'il ait le statut de phénomène.

En vérité, si l'on essaie de penser jusqu'où bout l'infinie richesse, l'infinie diversité, l'incroyable mobilité de la moindre parcelle de matière, du moindre phénomène, on est dépassé, débordé. L'activité analytique et synthétique de notre esprit est prise de cours. Les choses nous échappent. Passé un certain point, on ne sait plus ce qu'il en est. Les savants eux-mêmes sont confrontés à une complexité qui les dépasse : même si leurs synthèses mathématiques leur permettent de pousser très loin l'exploration de l'infiniment petit et de l'infiniment grand, ils n'en finissent pas de déchiffrer le réel.

Alors, ce que je veux suggérer, c'est qu'en droit, la moindre parcelle du monde sensible peut donner lieu à des interprétations et des commentaires infinis, tout autant que l'œuvre géniale. En tant que douée d'une phénoménalité qui est du même ordre que celle de n'importe quel phénomène du monde, on ne peut pas dire qu'un phénomène est plus inattendu qu'un autre. C'est la phénoménalité elle-même qui est l'inattendu. Dans tous les cas, nos pouvoirs de connaître doivent assumer un face à face avec une phénoménalité qui, en

sa donation même, et pas seulement, en son détail même, demeure inanticipable.

On n'a donc pas besoin d'être fou ou génial pour créer des œuvres absolument indéchiffrables ; il suffit de les matérialiser pour les douer d'une étrangeté irréductible, qui ne tient pas à l'artiste, mais qui est l'étrangeté même de la matière, de la *phénoménalité*. On pourrait dire que, malgré les apparences, la Matière aide l'Artiste à créer de l'inattendu, en donnant aux formes créées une profondeur indéfinissable. D'ailleurs, s'il n'en allait pas ainsi, il y aurait, à coup sûr, beaucoup moins d'artistes. On pourrait dire, en jouant un peu avec les mots, que l'artiste compte sur la phénoménalité de son œuvre pour qu'elle apparaisse comme phénoménale !

En d'autres termes, laissé à lui-même, sans la Matière, l'artiste ne serait pas capable de créer un phénomène saturé. Il surfe, si l'on peut dire, sur la vague de la phénoménalité et se laisse porter. C'est en quelque sorte la phénoménalité, en sa donation même, en son jaillissement même, qui « fait tout le boulot » ! L'artiste ne fait que donner, de temps en temps, un petit coup de gouvernail pour orienter des forces qui le traversent et le dépassent. Tout son génie est de savoir en profiter, de pouvoir tirer parti *premièrement* de la complexité d'une matérialité labyrinthique, pleine de plis et de replis, et *deuxièmement* de la mobilité de cette phénoménalité, voire de sa temporalité, c'est-à-dire d'un paramètre d'irréversibilité qui permet à l'artiste de *catalyser*, de *booster* la complexité de son oeuvre au moyen de superpositions temporelles irréductibles l'une à l'autre.

* *

*

Ce qui veut dire très simplement que l'inattendu de l'œuvre d'Art ne tient pas tant à sa Forme qu'à sa Matière. Et sous cet angle, comment ne pas

reconnaître que l'époustouflante Cadillac *en marbre* de Roland Baladi ne dit au fond pas autre chose... Du reste, pour éviter les fausses oppositions, les distinctions artificielles entre forme et matière, ou spirituel et matériel, ou encore sujet/objet, il vaut mieux dire que l'inattendu de l'œuvre tient essentiellement à sa *phénoménalité*, un point c'est tout. La notion de phénoménalité est très vaste, et pointe tous les phénomènes en nous et hors de nous pourvu qu'ils soient l'objet d'une expérience possible. Il s'agit, en fait, de tous les phénomènes spatio-temporels, physiques ou mentaux. La pensée d'un nombre, une image mentale ou perçue, par exemple, relève tout autant de la phénoménalité qu'un bloc de marbre. La notion de phénoménalité ou de Monde inclut celle de conscience humaine, et permet de penser des distinctions comme matière et forme, corps et esprit, liberté et nécessité, espace et temps dans une perspective englobante et strictement immanente.

En tout cas, de ce point de vue, on peut dire que l'inattendu de l'œuvre d'Art ne tient pas tant à l'Artiste qu'au Monde ou à la Nature, ce qui permet de comprendre, au passage, pourquoi la nature a pu être appelée traditionnellement « la grande Artiste ». L'enjeu n'était pas seulement de l'imiter.

Ce qui est intéressant dans cette perspective, c'est aussi de noter que notre sensibilité s'émousse nécessairement devant tout phénomène. Si l'on devait rester admiratif, éternellement interpellé par l'apparition d'un phénomène, sans aucun émoussement de la sensibilité, on ne vivrait plus. Songez à ce pauvre Narcisse qui ne pouvait se détacher de sa propre beauté jusqu'à dépérir !... Un tel cas, où la sensibilité à un phénomène ne s'émousse jamais, est invraisemblable. Et c'est bien pourquoi il s'agit là d'un mythe. Généralement les critiques d'art ne dépérissent pas devant les œuvres, lors des vernissages, d'autant qu'il y a des petits-fours pour tenir le coup ! Bref, force est de constater que la sensibilité s'émousse. Il en va des nécessités vitales.

Ce qui veut dire que ce qui fait l'inattendu de l'œuvre est aussi ce qui le défait. La phénoménalité est au principe du mystère, puisqu'elle induit et catalyse un déchiffrement, mais elle est aussi au principe de toute banalisation car, après tout, même le phénomène le plus singulier n'est qu'un phénomène comme un autre. Il en va de notre survie, de notre adaptation à la phénoménalité dans laquelle nous sommes immergés.

* *

*

Cela étant dit, on peut ensuite aborder, en un troisième sens du terme, ce que l'on peut appeler *la question du jaillissement ou de l'émergence des normes et des rituels*, non seulement des normes esthétiques, le beau, le sublime, etc., mais des normes mêmes qui nous amènent à juger qu'une œuvre est plus ou moins inattendue.

Chacun a naturellement le droit d'instituer, à un autre niveau, sur le plan social, des différences d'évaluation entre les phénomènes. Par l'institution d'un rituel, avec ses codes, ses règles, ses hiérarchies explicites ou tacites, on peut décider qu'une œuvre est plus ou moins inattendue qu'une autre au nom de nombreux critères, très variables d'ailleurs avec les époques ; on peut décider qu'un phénomène complexe est moins anticipable qu'un phénomène rudimentaire, au nom d'une certaine vision théologique, ou métaphysique, ou encore de certaines influences scientifiques, voire technologiques. Ici, chacun fera, dans le champ inépuisable de la phénoménalité, les délimitations qu'il voudra, construira les combinatoires qu'il jugera, à tort ou à raison, les plus à même de s'imposer durablement, ou, au contraire, de nous étonner violemment l'espace de quelques minutes.

Mais, ici, la multiplication des délimitations et des découpages subjectifs et intersubjectifs ne chamboule jamais vraiment en profondeur la phénoménalité

qui les supporte et sans laquelle, tous ces découpages de surface n'auraient d'ailleurs aucune chance de s'imposer. Ces découpages ne sont pas purement irréels, en ce qu'ils acquièrent bien une phénoménalité grâce à la phénoménalité qui les sous-tend, grâce à l'étoffe phénoménale dans laquelle ils sont taillés. Mais on doit dire aussi que ces découpages restent superficiels et *contingents*.

Du reste, de ce point de vue, on pourrait se demander si le scientifique qui, lui, crée des matériaux de synthèse, comme les alliages ou les plastiques, ne crée pas davantage que l'artiste...

Quoi qu'il en soit, le sens de l'inattendu est alors simplement défini par nos rituels de modelage et de remodelage de la phénoménalité, par le jeu de langage que l'on joue car le langage est un formidable instrument de modelage. Il est capable de moduler les formes à l'infini. On peut même jouer à dire qu'on ne joue pas !

En tout cas, à ce niveau, dire qu'une chose est plus inattendue qu'une autre n'est qu'une façon de parler, une question de mots, une question de normes, de goûts, une façon de redistribuer l'opacité de la phénoménalité grâce à des jeux de langage qui sont autant de jeux d'éclairage, des sortes de clair/obscur qui correspondent aussi à une redistribution du pouvoir, avec souvent de nouveaux obscurantismes.

* *

*

Conclusion : les trois sens de l'inattendu

Ainsi, et pour résumer, on pourrait distinguer 3 grands sens de l'inattendu, ce qui nous permettra déjà d'éviter, je l'espère, certains pièges de ce séminaire et

aussi d'aborder moins naïvement l'articulation des notions d'inattendu et de création.

Donc,

- premier sens de l'inattendu : l'inattendu comme pur jaillissement insaisissable
- deuxième sens : l'inattendu comme phénoménalité indéfiniment déchiffrable
- troisième sens : l'inattendu comme construction provisoire, comme émergence d'une norme, c'est-à-dire comme découpage contingent de la phénoménalité.

Et pour terminer cette communication, permettez-moi de lire quelques lignes du philosophe Henri Bergson, extraites d'un recueil de conférences intitulé *La Pensée et le mouvant*. À lire ces lignes sans préparation, on passe totalement à côté. On a le sentiment que Bergson énonce des banalités, qu'il fait un simple éloge naïf et gratuit de l'inattendu, qu'il nous livre simplement ses impressions subjectives et ses convictions de philosophe. Bref, à lire ce texte sans préparation, on peut avoir le sentiment que Bergson se contente de constater qu'« il y a » de l'inattendu sans jamais avoir fait l'effort de penser « ce qu'est » l'inattendu.

Mais si on lit ces quelques lignes après ce que nous venons de dire, elles prennent, au contraire, un vrai relief.

Je vous lis ce court texte si simple et si profond :

Je voudrais revenir sur un sujet dont j'ai déjà parlé, la **création continue d'imprévisible nouveauté** qui **semble** se poursuivre dans l'univers. **Pour ma part**, je **crois** l'expérimenter à **chaque instant**. J'ai beau me représenter le détail de ce qui va m'arriver : combien ma représentation est pauvre, abstraite, schématique, en comparaison de l'événement qui se produit ! **La réalisation apporte avec elle un imprévisible rien qui change tout**. Je dois, par exemple, assister à une réunion ; je sais quelles personnes j'y trouverai, autour de quelle table,

dans quel ordre, pour la discussion de quel problème. Mais qu'elles viennent, s'assoient et causent comme je m'y attendais, qu'elles disent ce que je pensais bien qu'elles diraient : l'ensemble me donne une impression unique et neuve, comme s'il était maintenant dessiné d'un seul trait original par une main d'artiste. Adieu l'image que je m'en étais faite, simple juxtaposition, figurable par avance, de choses déjà connues ! je veux bien que le tableau n'ait pas la valeur artistique d'un Rembrandt ou d'un Velasquez : il est tout aussi **inattendu** et, en ce sens, aussi original.

Comme vous le voyez, on retrouve, dans cet extrait, les 3 grands sens de l'inattendu que j'évoquais : l'idée de jaillissement, de « création continue d'imprévisible nouveauté », l'idée d'un déchiffrement indéfini de ce qu'on a sous les yeux : « combien ma représentation est pauvre , abstraite, schématique, en comparaison de l'événement qui se produit ! » et, enfin, l'idée de normativité esthétique : « je veux bien que le tableau n'ait pas la valeur artistique d'un Rembrandt ou d'un Velasquez ».

Mais ce qui est frappant chez Bergson, c'est que le sens numéro 1 et le sens numéro 2 se rejoignent, se recourent. À ses yeux, la phénoménalité est de part en part jaillissement. Le terme « jaillissement » est un terme que l'on retrouve souvent sous sa plume. Toute la phénoménalité est temporalisée, elle fuse sans cesse. C'est un feu d'artifice continu.

Ce qui veut dire que l'on n'est pas tout à fait chez Bergson dans le cas de figure que je vous présentais au tout début de mon exposé.

Je vous laissais entendre qu'un *hiatus* demeurerait entre le premier sens de l'inattendu et le second. D'un côté, l'inattendu en tant que jaillissement restait absolument indicible, tandis que la phénoménalité, elle, était dicible quoique indéchiffrable.

Mais ici, c'est autre chose : le jaillissement lui-même n'est plus absolument ineffable. On gagne donc de l'expressivité, de la dicibilité si l'on peut dire. Mais, *en contrepartie, l'indéchiffrabilité de la phénoménalité redouble* puisqu'on comprend désormais, chez Bergson, que son irréductibilité provenait surtout de sa mobilité, de sa durée même, de son irréversibilité, de sa nature temporelle et non pas de la complexité géométrique de ses composants.

Si je me permets de finir par cette nuance, qui peut vous sembler un peu abstruse, ce n'est pas que je veuille vous entraîner dans la philosophie bergsonienne, mais c'est parce que je me demande si la création artistique n'a pas tendance, plus ou moins sciemment, à osciller entre deux façons de déjouer nos pouvoirs d'analyse et de synthèse, en pariant soit pour une phénoménalité d'une grande complexité matérielle, auquel cas d'ailleurs, l'artiste se rapproche sans le savoir du savant, soit plutôt pour une phénoménalité temporalisée, à laquelle le savant, lui, n'a pas accès (car il ne connaît que le temps mesurable, c'est-à-dire des positions dans l'espace, et non les transitions elles-mêmes, le temps qui passe). D'un côté il y aurait des assemblages, des compositions dans l'espace, avec des plis et des replis de la matière, avec une volonté de densification et de complication ; de l'autre, il y aurait des créations éphémères, avec la volonté de pointer surtout l'irréversibilité de toutes choses, ce qui, en un sens, est plus économique.

Alors, peut-être que ces deux tendances, que je distingue un peu artificiellement, gouvernent ensemble, de façon plus ou moins inconsciente, toute la production artistique, qu'il s'agisse de sculpter un marbre pour l'éternité ou de danser le temps d'un spectacle.

Voilà, j'ai terminé mon petit tour d'horizon. Je vous remercie de votre louable attention.